

**Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

**Voyage pittoresque sur les bords du Rhin**

**Texier, Edmond**

**Paris, 1858**

Chapitre XI

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

## CHAPITRE XI.

Le Taunus. — Soden. — Nice en Allemagne. — Koenigstein. — Falkenstein. — Panorama.  
— Cronthal. — Cronberg. — Le grand Feldberg. — Un nid de légendes.

Le Taunus est cette chaîne de montagnes qui s'étend entre le Mein, le Rhin et la Lahn : de Friedberg à Wiesbaden, et du Rheingau à Oberlahnstein. Ses belles forêts, ses rochers pittoresques, ses vieux châteaux en ruines, ses magnifiques points de vue, y attirent chaque année un grand nombre de touristes.

Koenigstein, Falkenstein et le Feldberg, les trois principales curiosités du Taunus, peuvent être aisément visités en une journée, mais il faut encore consacrer une journée si l'on veut voir Eppstein et le Lorsbacherthal.

De Francfort on va en se promenant à Soden, il ne faut pas plus d'une demi-heure de marche. Soden est un joli village couché dans la plaine, au pied du Taunus qui le met si bien à l'abri des vents froids du nord, qu'on y jouit presque toujours d'une température égale et douce; c'est le Saint-Cloud de Francfort. Depuis quelques années, de jolies maisons et de beaux hôtels se sont élevés autour du *Kurhaus*, un établissement thermal bâti au milieu d'un superbe jardin anglais. Soden n'a aucune réputation en Europe, ni même en Allemagne, et c'est cependant une des plus agréables résidences qu'on puisse voir, et aussi une des plus calmes. Les environs sont trop cultivés pour être pittoresques, mais ils présentent des paysages champêtres et

doux, des ombrages et des promenades où l'on peut s'égarer sans crainte d'y retrouver, comme à Bade ou à Ems, tous les habitués du boulevard de Gand.

Les sources de Soden sont au nombre de vingt-trois, disséminées de distance en distance dans le village et les promenades. On les désigne par un numéro d'ordre. Ces eaux sont limpides et incolores; les unes ont un goût salé, mais d'autres sont agréables à boire. Je citerai la fontaine de Champagne, ainsi nommée à cause du gaz acide carbonique qu'elle dégage. Bien des gens malades de la poitrine s'en vont mourir à Nice, qui continueraient peut-être à vivre s'ils étaient venus à Soden.

Soden est le quartier général adopté par le touriste intelligent qui veut visiter en détail tous ces charmants environs. Il va par le chemin des Philosophes dans l'aimable vallée d'Althenhain; au Moulin Rouge, au Hamau, aux Trois-Tilleuls; s'il veut aller plus loin encore, à Kœnigstein ou à Hofheim, il trouvera à Soden toute une cavalerie très-bien organisée d'ânes ou de chevaux. Je suis resté trois jours dans ce charmant *retiro*, où je n'ai pas vu un seul visage parisien. Allez à Soden vous reposer un peu si vous êtes las du tumulte des villes, ou fatigué des courses en bateaux à vapeur et en chemins de fer.

Une route carrossable conduit à Kœnigstein, situé sur le versant sud-ouest du Taunus dans une vallée alpestre. On voit encore les ruines du château. Ce burg, après avoir appartenu à divers Burgraves, tomba en la possession de l'électeur de Mayence qui le conserva jusqu'à la fin du dernier siècle, et en fit une prison d'État. Gustave-Adolphe s'en empara dans la guerre de Trente ans; les Français le prirent et le firent sauter en 1796; puis, en 1819, le feu du ciel détruisit les derniers débris restés intacts. On peut juger de l'importance de cette forteresse par les ruines qui subsistent encore.

A l'époque où l'empereur Rodolphe de Habsbourg cherchait à rétablir l'ordre et le repos de son empire, en s'opposant de toute sa puissance au droit du plus fort et aux dérèglements des chevaliers pillards, habitait au château de Kœnigstein le chevalier Kurt, voleur

de grand chemin, téméraire et audacieux. Il ne se contentait pas de piller le voyageur inoffensif et le paisible marchand chargé des objets de son commerce, il attaquait maintes fois, en compagnie de ses nombreux sicaires, des bourgs et des villes qu'il espérait trouver sans résistance.

Les cris de détresse de toute cette contrée, affligée par les Kœnigstein, parvinrent enfin au trône de l'empereur ; et comme les avertissements les plus sévères du monarque avaient été méprisés par ces malfaiteurs, il partit de Worms, accompagné de forces suffisantes et alla assiéger Kœnigstein. Le chevalier et tous les siens résistèrent opiniâtrément ; mais un assaut exécuté de tous les côtés à la fois réduisit le château, qui tomba au pouvoir des troupes impériales. Kurt et ses sept fils furent faits prisonniers.

L'empereur ayant fait le serment que tout chevalier brigand pris les armes à la main passerait avec ses complices par le glaive du bourreau, ordonna l'exécution de ceux du Kœnigstein.

Les guerriers impériaux formèrent un grand cercle au milieu de la vaste cour du château, dans l'intérieur de ce cercle les bourreaux attendaient leurs victimes. Rodolphe lui-même, entouré d'une suite nombreuse, était présent et voulait être témoin de l'exécution de ses ordres. Ce fut une scène saisissante et terrible, lorsque Kurt entra avec ses sept fils dans cette enceinte lugubre, le robuste vieillard à la tête de ses enfants doués d'une mâle beauté. Parmi les nombreux spectateurs accourus des environs, des voix s'élevèrent pour demander au moins la grâce des fils. Le monarque lui-même fut saisi d'une pitié profonde pour ces malheureuses victimes, et il aurait volontiers pardonné à ces jeunes gens devenus criminels plutôt par obéissance envers leur père, que par l'impulsion de leur propre cœur. Malheureusement le serment du prince était sacré, et rien ne pouvait l'engager à des voies de miséricorde. Il résista même aux supplications de plus d'un noble, qui cherchait à conserver la vie au moins à l'un de ces malheureux.

Toutefois, pour se rendre en quelque sorte à tant d'instances si

pressantes, sans cependant manquer à son serment, Rodolphe accorda la grâce à l'un des jeunes gens à une condition néanmoins, dont l'accomplissement paraissait impossible. « J'accorderai, dit-il, la liberté et la vie à celui des Kœnigstein auprès duquel le père pourra se rendre après qu'on lui aura coupé la tête ; le père désignera ainsi lui-même celui qui doit être gracié. »

Le vieux Kurt qui, jusqu'à ce moment, n'avait détaché de la terre ses sombres regards, les porta aussitôt avec confiance vers le ciel, et offre avec un courage surnaturel son cou au glaive du bourreau. La tête roule à peine dans le sable, que le décapité se dirige d'un pas ferme vers l'aîné de ses fils qui était à ses côtés, puis il va au deuxième, puis aux quatre autres, et vacillant jusqu'au cadet, il se précipite tout d'un coup par terre.

La surprise et l'horreur s'emparèrent de tous les spectateurs de cette ronde de mort. L'empereur ordonna aussitôt l'élargissement des sept fils qui furent reçus dans son armée, afin qu'ils pussent y effacer la honte de leur vie antérieure par des actions vraiment chevaleresques, et qu'ils se rendissent dignes et de la grâce impériale et de l'ordre des chevaliers.

De Kœnigstein on monte en une demi-heure à Falkenstein, à travers un sentier en zigzags. Le château de Falkenstein, un des plus célèbres de la contrée, eut d'abord pour maîtres les comtes de Nuringen, puis il fut reconstruit par un comte de Falkenstein, et aujourd'hui il appartient à la maison de Nassau. Du haut de cette ruine, la vue est magnifique : d'un côté, on aperçoit Kœnigstein et sa jolie vallée encadrée d'une bordure de sapins, l'Altkœnig, le Feldberg, le Rossert et le Slaufen ; de l'autre, les vallées du Mein et du Rhin, au milieu desquelles on voit Hombourg, Oberursel, Cronberg, Francfort, et, tout au bout de l'horizon, les chaînes de l'Odenwald. Le château de Falkenstein a sa légende comme celui de Kœnigstein.

Il y avait au temps passé un sire de Falkenstein, premier du nom, qui s'était construit un château inaccessible au sommet d'un rocher escarpé. Ce Burgrave était un homme d'un caractère sombre et d'une

humeur taciturne qui, retranché dans son nid d'aigle, vivait dans une solitude à peu près complète, n'ayant d'autre compagnie que sa fille unique et quelques serviteurs.

La situation de son manoir le mettait à l'abri des visites. Pour atteindre jusque chez lui, il fallait gravir un sentier étroit, roide et tortueux, praticable seulement aux chèvres et aux piétons agiles, vigoureux et hardis. Le caractère du Burgrave, non moins escarpé que ce sentier, retenait ceux qui auraient tenté l'escalade du rocher. Mais il y avait dans ce château, et auprès de ce châtelain également inaccessible, une jeune fille d'une beauté ravissante, et il n'est pas de forteresse si bien défendue où l'amour ne puisse pénétrer.

Comment le chevalier Albert de Sayn avait-il vu la belle Irénée? Comment avait-il appris que le manoir des Falkenstein renfermait un tel trésor de grâces et d'attraits? Un beau jour, le chevalier escalada le sentier et se présenta au château sous le prétexte d'entretenir le seigneur d'une affaire importante, mais réellement dans le seul but de se rapprocher d'Irénée et de lui parler. Les deux jeunes gens furent bientôt d'accord; restait à obtenir le consentement du père, et ce n'était pas chose facile. Le sire de Falkenstein avait fait un froid accueil à son hôte. Vainement le chevalier cherchait-il à dérider cet âpre visage. Pour le flatter, il se mit à louer le noble aspect et l'excellente position du château de Falkenstein. Seulement, ajouta-t-il, le sentier est un peu rude et difficile à gravir.

— Pas assez, répliqua le seigneur, pas assez, puisque vous voilà. Qui vous priait donc de venir par ce mauvais chemin?

— Je suis venu pour vous demander la main de votre fille, répondit le chevalier.

— Oui-dà! reprit le père! vous voulez être l'époux d'Irénée? Eh bien! j'y consens, mais à une condition.

— Je l'accepte, et quelle que soit votre volonté, je jure de l'accomplir; parlez.

— Ainsi que vous le disiez tout à l'heure, le sentier qui conduit à Falkenstein est indigne d'une demeure seigneuriale. Je veux avoir un

chemin où l'on puisse passer à cheval, et c'est vous que je charge de le faire construire. Mais je suis pressé ; j'entends que le travail se fasse cette nuit, et que demain au point du jour le chemin se déroule large et facile, de la porte du château jusqu'au pied de la montagne.

L'espérance, qui avait un instant souri au chevalier, s'évanouit. Le sire de Falkenstein s'était joué de lui, en lui imposant une condition impossible à remplir. Cependant l'amoureux jeune homme voulut tenter l'œuvre surhumaine. Il possédait dans les environs des mines considérables. Il alla trouver le chef de ses mineurs, et lui dit ce qu'il y avait à faire. « Je n'ai qu'une cinquantaine d'ouvriers à mes ordres, répondit celui-ci, et fussions-nous cinq cents, nous ne ferions pas en un mois cet ouvrage qui doit être achevé en une nuit. Le diable seul serait capable d'une pareille besogne. »

Albert s'éloigna tristement ; il était en proie aux pensées les plus pénibles ; il voyait avec amertume les ombres du soir envahir l'horizon, lorsque tout à coup il aperçut devant lui un petit vieillard d'une figure bizarre qui, fixant sur lui un regard perçant, lui dit : — Chevalier Albert de Sayn, j'ai entendu ce que tu demandais à ton maître mineur, et ce qu'il ne peut pas faire, moi et les miens nous le ferons. Je suis le chef d'une race de démons qui habite les entrailles de la terre. Le service que je te rendrai ne sera pas gratuit ; je demande en échange, que tu fasses suspendre les travaux d'une de tes mines, déjà creusée si profondément qu'elle est près d'atteindre notre demeure. Le chevalier s'empressa d'accepter les conditions du diable, qui, comme on le voit, était de meilleure composition que le sire de Falkenstein.

A minuit, Irénée était au balcon de sa fenêtre, plongée dans de mélancoliques pensées. Son père lui avait raconté, en riant, son entretien avec le chevalier, et la condition qu'il lui avait imposée. Irénée se désolait, lorsqu'un bruit étrange frappe son oreille ; elle écoute, et bientôt le bruit devient plus proche et plus distinct : on reconnaît le fracas des marteaux et des pioches, le cliquetis des pi-

ques et des pinces qui entr'ouvrent le rocher, le creusent, l'abattent et pratiquent dans son sein un large sillon. Le seigneur se réveille et entre dans une violente fureur.

— Ce chevalier de Sayn, s'écrie-t-il, est donc un fou! Quoi! il entreprend d'accomplir cette condition que je lui ai jetée comme une raillerie! Mais, pour construire son chemin, il va détruire mon sentier. Nous ne pourrons plus sortir du château que dans des corbeilles suspendues à des cordes, comme les mineurs descendent dans la mine. Eh! vite, que l'on sonne l'alarme et le ralliement; je vais à la tête de mes hommes d'armes culbuter ces absurdes travailleurs.

Et le seigneur, saisissant un clairon, sonna lui-même la fanfare qui devait mettre ses gens sur pied; mais, au même instant, un ouragan terrible secoua la cime des sapins, le tonnerre gronda dans le ciel, des torrents de pluie et de grêle battirent les murailles du château.

La faible voix du clairon se perdit dans le tumulte des éléments déchainés. La tempête dura jusqu'à l'aurore. Alors, et comme par enchantement, le bruit s'apaisa, le ciel s'éclaircit, la nature prit un air riant, et, aux premiers rayons du jour, le sire de Falkenstein, stupéfait, contempla le large chemin qui, s'ouvrant devant la porte du château, descendait par une pente douce et par des sinuosités habilement ménagées jusqu'au bas du rocher. Puis, il entendit le galop d'une troupe de cavaliers, et il vit arriver le chevalier Albert de Sayn suivi de ses écuyers et de ses pages :

— L'œuvre est accomplie, dit Albert, et je viens chercher ma récompense.

Le Seigneur de Falkenstein voulut objecter de mauvaises raisons; mais le chevalier ajouta :

— Vous devez comprendre au travail qui s'est fait cette nuit, que le diable se mêle de mes affaires; il est de mes amis, et je puis tout aussi bien, si j'en ai la fantaisie, le prier de me débarrasser de vous.

L'argument était sans réplique. Le châtelain, qui avait peur du diable comme tous les méchants, se hâta d'accorder sa fille Irénée au chevalier Albert de Sayn.

De cette jolie petite ville de Soden, dont je parlais tout à l'heure, on va aussi, en traversant un joli bois peuplé d'oiseaux jaseurs, à Cronthal où jaillissent deux sources salées et ferrugineuses dans une prairie entourée de hauteurs boisées, et dominée par le château et la ville de Cronberg. Cette dernière est située au milieu d'une forêt de châtaigniers et d'arbres à fruits. Le château, — une ruine encore habitée, — est surmonté d'une haute tour. Un des seigneurs de Cronberg, nommé Hartmann, zélé promoteur de la réforme, fut pleuré par Luther, qui s'écria en apprenant sa mort : « Maintenant je vois bien que Dieu ne veut pas défendre sa parole par des armes corporelles. »

Dans les temps si agités des croisades, lorsque de toute la chrétienté d'innombrables chevaliers affluaient vers la Terre sainte, dans le dessein d'enlever aux Sarrasins le saint sépulcre et d'y fonder un nouveau royaume; tandis que les prêtres poussaient leurs auditeurs à cette œuvre agréable à Dieu, Bernard de Clairvaux prêchait aussi sur les bords du Rhin. Il exhortait sans cesse les chrétiens à rejoindre une armée qui était sur le point de se diriger vers la Palestine. Parmi ceux qui se rendirent à l'appel, se trouva le chevalier Bromser de Cronberg. Déjà veuf, et père d'une fille unique, propriétaire d'un magnifique château dans le paradis de l'Allemagne; le chevalier, riche et honoré, aurait mieux fait de rester chez lui que de quitter sa Giselle pour l'exposer à devenir de bonne heure orpheline. Mais la soif de la renommée, et les exhortations incessantes qui l'engageaient à se battre en l'honneur du Christ, dominèrent toute autre pensée, et Bromser abandonna, malgré les larmes de sa fille, le château de ses pères, et partit pour la Terre sainte avec bon nombre de chevaliers et leur suite, animés des mêmes sentiments. Après bien des aventures et des fatigues, il arriva enfin à Jérusalem, et s'y distingua par sa haute valeur. Il s'était acquis un nom glorieux dans le camp chrétien, les ennemis redoutaient son épée; c'était toujours au chevalier Bromser qu'on s'adressait lorsqu'il s'agissait d'une entreprise où la témérité et la présence d'esprit étaient nécessaires.

Dans une contrée de montagnes rocailleuses, non loin du camp, se trouvaient les sources qui devaient fournir l'eau potable ; mais l'accès en était momentanément interdit par un dragon formidable qui avait choisi les fentes de ces rochers pour séjour. Le monstre était de grandeur épouvantable, entièrement cuirassé d'écailles ; ses pieds étaient armés de griffes aiguës, et sa vaste gueule d'une double rangée de dents pointues. Sa course était rapide, et tout guerrier qui s'approchait imprudemment devenait sa proie. La nouvelle de l'apparition de ce dragon répandit l'effroi dans tout le camp. En vain, le manque d'eau réclamait-il une prompte attaque contre ce nouvel ennemi ; en vain, l'empereur Conrad lui-même, qui commandait l'armée, invitait-il les chevaliers à ce combat : la crainte paralysait tous les bras. On regardait généralement ce reptile comme envoyé par la céleste vengeance pour châtier les divisions qui s'étaient élevées parmi les soldats chrétiens, devenus coupables de maints forfaits. Bref, cette opinion fut cause que les plus vaillants d'entre eux n'osaient tenter l'aventure.

Enfin, le chevalier Bromser eut pitié de la misère commune. Il se présenta devant l'empereur, et s'offrit à combattre le monstre au nom de Dieu. S'étant armé, il galopa, accompagné des vœux de la multitude, vers la caverne qui recélait le dragon. Celui-ci s'élance aussitôt vers sa nouvelle proie ; le coursier du chevalier se cabre à la vue de l'horrible créature, et Bromser doit sauter à terre pour être maître de ses mouvements. Déjà le monstre est près de lui ! mais par bonheur le cheval est le premier but de son attaque, et, en se précipitant sur la pauvre bête, il l'entoure de sa queue squammeuse et l'écrase. Le chevalier téméraire saisit cet instant, et d'un seul coup de glaive puissant coupe la queue, avant que le reptile l'eût déroulée du cheval, et rompt ainsi la force du dragon. Celui-ci, rendu furieux par la douleur, s'élance la gueule béante sur Bromser, qui résolument lui jette le bouclier dans son vaste gosier, et tandis que le monstre cherche à le broyer, l'heureux champion lui enfonce son glaive jusqu'à la garde dans les entrailles. Un immense jet de sang s'échappe de l'ouverture, le reptile mord la poussière et expire.

Heureux de cette nouvelle victoire, le chevalier reprit le chemin du camp. Il avait déjà parcouru la moitié de la distance qui l'en séparait, lorsque tout à coup une troupe de Sarrasins, sortant d'une embuscade, se précipita sur lui et le fit prisonnier après une longue résistance. Le noble guerrier, le sauveur de ses compagnons, fut traîné au camp ennemi les mains liées, puis abandonné à la raillerie des hordes barbares, et finalement cédé en toute propriété à un émir. Celui-ci le fit mener à un château fort et sévèrement surveiller. Là, dans l'isolement du cachot, dans la terrible et désespérante captivité, il fut saisi de la plus vive nostalgie. Il songeait avec douleur à son beau château, à sa fille Giselle, et, dans l'affliction de son cœur, il forma le vœu solennel de fonder dans sa patrie, si le ciel lui accordait de la revoir, un couvent de femmes, et d'en consacrer première nonne sa propre fille. Ce vœu formé, il se sentit consolé et calmé. En effet, le moment de sa délivrance approchait. Pendant l'obscurité de la nuit, l'armée chrétienne, dans une course victorieuse, prit d'assaut le château fort qui retenait le chevalier, et le ramena en triomphe au camp.

Il ne demeura plus que quelques mois parmi ses compagnons d'armes, et retourna en Allemagne avec la permission de l'empereur. Son retour fut hérissé de fatigues et de périls, mais enfin il arriva sain et sauf à Cronberg. Il fut reçu par des acclamations unanimes; Giselle, se jetant à son cou, versa des larmes de joie, comme elle avait versé jadis à son départ des larmes de douleur.

Le lendemain de son retour, apparut au château un jeune chevalier qui se présenta à Bromser sous le nom de Kurt de Falkenstein. Le jeune homme, ouvert et confiant, raconta de quelle manière il s'était acquis les bonnes grâces de Giselle, disant qu'il était heureux de se savoir payé de retour, et que rien ne manquait plus à leur commune félicité que la bénédiction paternelle. Bromser, qui n'avait osé lever les yeux pendant ce récit, vit dans les regards de sa fille la confirmation des paroles de Falkenstein, et dit en leur prenant les mains à tous deux d'un ton saisissant, douloureux et partant du cœur : « Ah!

que j'aimerais me rendre à vos vœux et vous bénir comme mon fils, moi qui connus votre père en Orient ; nous parlâmes souvent de vous, moi et ce valeureux guerrier mort à Édessa en combattant les ennemis de notre foi, c'était mon meilleur compagnon d'armes ; hélas ! ma volonté est engagée par un vœu, et vous ne pourrez jamais appartenir l'un à l'autre. Oui, j'ai fait le vœu (étant chargé de chaînes dans l'ignominieuse prison des Sarrasins) que, si je revenais sain et sauf chez moi, je fonderais un couvent en l'honneur de la mère de Dieu, et que Giselle en serait la première nonne. Par l'intercession de la bienheureuse Vierge, je fus délivré peu de temps après ; il faut donc que je remplisse cet engagement sacré ; et, Dieu aidant, j'accomplirai religieusement ma promesse : or, il ne faut pas que dorénavant l'amour terrestre réside dans le cœur de Giselle. »

Le chevalier de Falkenstein ayant ouï ces paroles, se précipita comme un insensé hors de la salle, monta à cheval et partit. Giselle tomba évanouie à la renverse, et dès cette heure, ses facultés mentales furent troublées. Elle parcourait comme un spectre les vastes salles du château. Il arriva un jour qu'un ouragan souleva à l'heure de minuit les flots du Rhin, la tempête mugit, et le vent renversa les chênes de la forêt voisine. La malheureuse se glissa auprès de la couche de son père, lui dit adieu en sanglotant, puis vola sur le bastion, et de là se précipita dans le fleuve. Le père qui la suivait, arriva trop tard pour pouvoir la retenir ; il vit flotter un instant ses vêtements sur la sombre surface, puis tout disparut.

Le chagrin et les remords aigrirent les jours du vieillard, privé de son enfant. Toutefois, il ne négligea aucun moyen de rendre le calme à son esprit ; le couvent s'éleva par ses ordres, et, pour se donner plus de distractions, il prit part à plusieurs guerres et se livra aux plaisirs de la chasse. Mais ni la chasse, ni la guerre ne purent apaiser les tourments de son âme. Un jour, un valet lui remit une petite et insignifiante image du Christ crucifié pour nous, laquelle avait été déterrée par un bœuf qui labourait. Bromser crut voir en cette trouvaille un avertissement du ciel ; il pensait devoir faire bâtir une église

à l'endroit où gisait l'image. Son projet fut mis à exécution; il assigna dans le temple une place convenable à l'image sainte, qui eut bientôt la réputation d'être miraculeuse. Des pèlerins vinrent la visiter de pays éloignés.

Le chevalier mourut l'année même que l'église qu'il nomma Noth-Gottes (Recours à Dieu) fut achevée. Pas un être compatissant ne suivit son cercueil; des étrangers seuls l'accompagnèrent à sa dernière demeure.

De Koenigstein il y a un chemin tout droit et très-bien tracé pour monter au Feldberg. Le grand Feldberg est la plus haute sommité de la chaîne du Taunus. Il a plus de huit cents mètres, m'a-t-on dit, au-dessus de la mer. Son sommet forme un plateau presque circulaire, dépouillé d'arbres et cultivé, sur lequel on a établi une petite auberge, où l'on se met à l'abri, où l'on n'est pas trop mal traité pour son argent, et où, au besoin, on peut passer la nuit. Le point culminant du sommet du Feldberg est un rocher de quartz qui a près de cinq mètres d'élévation et vingt pas de circonférence. On l'appelle Brunhildisstein, ou pierre de Brunehild, reine d'Austrasie, qui, suivant la tradition, venait souvent au lever de l'aurore s'asseoir sur ce point élevé pour embrasser tous ses États dans un regard.

Et en effet, le panorama du Feldberg est sans contredit un des plus beaux de toute l'Allemagne. A l'ouest, on découvre le Rhin, les montagnes du Palatinat avec le mont Tonnerre, du Rhin, de la Moselle et des Vosges. A gauche, le Mein avec la Bergstrasse, le Mélibocus, le Kaisersstuhl, la forêt Noire; à l'est, le Speslibocus, la Rhoen, le Vogelsberg; au nord-est, l'Insberg, près de Gotha; au nord-ouest, le Siebengebirge, — une étendue immense.